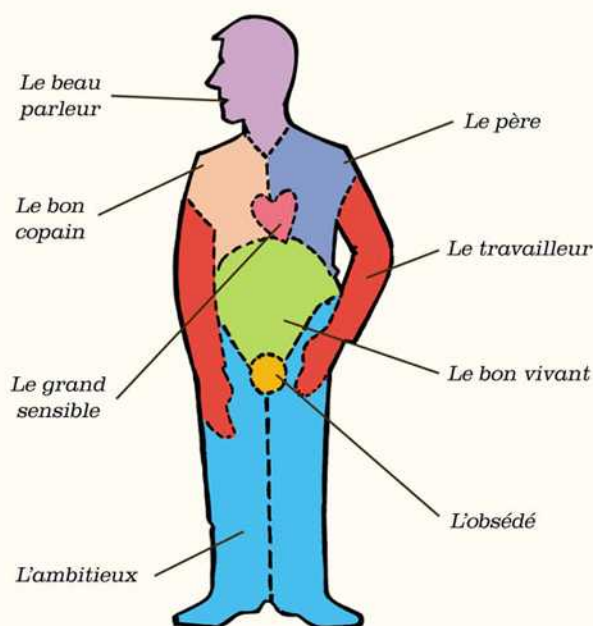


# VINCENT CESPÉDES

## L'homme *expliqué* aux femmes



Flammarion

Extrait de la publication

VINCENT CESPEDES

# L'homme expliqué aux femmes

Tout semble avoir été dit sur les générations de femmes « libérées », ambitieuses, décomplexées et libres de leur corps. Mais les hommes ? Où sont les hommes ? Ceux qui savent combler une femme et bercer un enfant ? De l'avis des femmes, ils sont difficiles à trouver.

Pour leur répondre, Vincent Cespèdes ausculte la condition masculine aujourd'hui, sans langue de bois ni tabou : pourquoi les hommes ont-ils peur de s'engager dans une relation durable ? Pourquoi se font-ils reprocher d'être égoïstes et lâches ? Comment concilier la tendresse et la virilité ? la responsabilité et la passion ? les fonctions de bon amant et de bon père, de prince charmant et de ménagère ?

De Sigmund Freud à George Clooney, en passant par les scénarios du « talk » et de la « date », des rituels de la drague et du couple jusqu'aux pièges de la paternité, Vincent Cespèdes explore avec une franchise désarmante et beaucoup d'humour le nouveau continent inconnu du XXI<sup>e</sup> siècle : l'homme.

*Vincent Cespèdes, philosophe et écrivain, est l'auteur de plusieurs essais dont I loft you (Mille et une nuits, 2001), La Cerise sur le béton (Flammarion, 2002), Je t'aime (Flammarion, 2003), Mélangeons-nous (Maren Sell, 2006), Mot pour mot, kel ortographe 2m1 ? (Flammarion, 2007) et Magique étude du bonheur (Larousse, 2010).*

Flammarion

Extrait de la publication

L'homme expliqué  
aux femmes

## *Du même auteur*

- I Loff You*, Mille et Une Nuits, 2001.  
*La Cerise sur le béton. Violences urbaines et libéralisme sauvage*, Flammarion, 2002.  
*Sinistrose. Pour une renaissance du politique*, Flammarion, 2002.  
*Je t'aime. Une autre politique de l'amour*, Flammarion, 2003.  
*Maraboutés* (roman), Fayard, 2004.  
*Mélangeons-nous. Enquête sur l'alchimie humaine*, Maren Sell, 2006.  
*Contre-Dico philosophique*, Milan, 2006.  
*Mot pour mot. Kel ortographe 2m1 ?*, Flammarion, 2007.  
*Mai 68 : la philosophie est dans la rue !*, Larousse, coll. « Philosophe », 2008.  
*Tous philosophes ! 40 invitations à philosopher*, Albin Michel, 2008.  
*J'aime, donc je suis. À la découverte de votre philosophie amoureuse*, Larousse, 2009.  
*Magique Étude du Bonheur*, Larousse, coll. « Philosophe », 2010.

Vincent Cespedes

L'homme expliqué  
aux femmes  
L'avenir de la masculinité

Flammarion

© Flammarion, Paris, 2010.  
ISBN : 978-2-0812-1703-4  
[www.VincentCespedes.net](http://www.VincentCespedes.net)

Avoir une belle femme qu'il pourra montrer, jouir d'un métier où l'on décide des choses : telles sont les obligations qu'il a remplies. Il a eu tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il avait appris à vouloir. Et maintenant, quoi. Maintenant, rien. Il ne lui reste plus qu'à gagner encore plus de bons points à l'école : brillante carrière, belle destinée. Il n'imagine pas d'autre vie que celle-là, qu'il édifie avec amertume, en vue de l'amertume. Une plénitude malheureuse.

Christian BOBIN,  
*La Femme à venir*

Tout avait l'air comme avant, et pourtant tout avait changé en profondeur.

Richard RUSSO,  
*Un homme presque parfait*





## Introduction

### La flemme d'aimer

La vie véritable, [...] on ne peut pas s'y « entraîner » comme aux sports ou à l'étude des langues étrangères. Elle est enracinée dans les choses fondamentales, et avant tout dans les relations étroites, constantes, intéressantes et importantes entre hommes et femmes.

Edith WHARTON,  
*Les mœurs françaises  
et comment les comprendre.*

Où sont les hommes ? Les vrais, ceux qui se tiennent droit, parlent en connaissance de cause, savent combler une femme et bercer un enfant ?

Où sont ces êtres denses et courageux, prompts à entrer dans la bagarre pour qu'elle cesse, dans la discussion pour qu'elle porte, dans les méandres du sens, dans le vif de l'amour ? Où sont ces athlètes de

l'espoir, à l'optimisme contagieux ? Où sont ces doux rêveurs à la voix grave, ces découvreurs d'issues, ces guides étincelants, ces crieurs de joies lentes ? Des hommes qui rient, tombent sous les charmes, bâtissent, inventent, s'enflamment et laissent déborder d'eux de nouveaux mondes, des trésors d'émotions et d'ingéniosité.

Il paraît que les hommes, les vrais, sont des bipèdes en voie de disparation et que leur extinction est programmée par les suppôts de notre société « maternante » : féministes, homosexuels, gauchistes, antiracistes, bien-pensants castrateurs, papas mièvres et « pisse-assis ». Il paraît que les femmes ont eu raison de l'homme ; qu'elles ont réussi à en faire un mollasson efféminé en lui volant diaboliquement ses gosses, en lui coupant méthodiquement les couilles.

Hommes, où en sommes-nous avec nous-mêmes ? Femmes, que comprenez-vous encore de nous ?

Car on a assez décrypté la Femme. On a projeté sur son corps procréateur les mille fantasmes de ceux qui n'engendrent pas. On l'a corsetée, psychologisée, disséquée, autopsiée sous tous les angles. On a dit qu'elle était faible donc perfide, coquette donc perverse, insatiable donc perdue, hypersensible donc perdante. On lui a demandé de chérir son asservissement, de ravalier ses impatiences, de contenir ses glandes. Les docteurs l'ont baladée de médecine en régimes, d'injections pour pétrifier son âge en injections pour faire grossir ses seins. On a théorisé sa réserve, son manque d'Histoire, ses ambiguïtés d'amoureuse, ses failles de mère, la peur qu'elle

suscite, et même la façon avec laquelle on l'infériorise et on la conditionne.

Si bien qu'on ne peut que souscrire à la proposition émise par la féministe Benoîte Groult en 1977 : « Il n'y a qu'une manière d'être féministe aujourd'hui pour un homme, c'est de se taire enfin sur la féminité. »

Or qu'y a-t-il sur nous, les hommes ? Comparé aux millions d'acharnements pour décortiquer les femmes, quasi rien. La psychologie nous a taillé la part du Père. La poésie a fait dans le stéréotype, elle qui, pour tous les autres sujets, transfigure nos visions. Conçue par nous et pour nous, la philosophie n'a guère trouvé judicieux de nous placer sous ses loupes et dans ses miroirs.

Le courant dit « queer », fortement homocentré, a occulté le fait qu'être un homme, c'est d'abord une sensation : celle – merveilleuse et frustrante, angoissante et jubilatoire – d'avoir besoin de s'enfoncer dans une altérité fantasmée ou réelle pour se soulager.

Oui, nous devons *prendre corps*, à l'endroit même d'un désir que notre corps testostéroné à mort, que notre vitalité, que notre société et notre éducation nous ont insufflé. Il paraît que ce désir-là est en berne. Il paraît – souvent d'ailleurs au dire des femmes – que nous avons perdu la ferveur charnelle et que, malgré nos petites acrobaties avec ou sans Viagra, avec ou sans âme, nous nous sommes vautrés dans la flemme d'aimer. Quelle est la part de vérité de cette rumeur ? Quelles sont les causes de cette flemme étrange, ce manque d'appétit qui fait préférer

une branlette sous perfusion porno à une partie de chasse, de jambes en l'air et d'amour ?

Pourquoi bandons-nous mou, passé la quarantaine, avec une dysfonction érectile qui progresse de 25 à 30 nouveaux cas pour 1 000 habitants par an dans les pays occidentaux ? Pourquoi avons-nous peur de nous engager dans une relation durable ? Pourquoi tant d'égoïsme et de lâcheté ? Comment concilier la tendresse et la virilité ? la responsabilité et la passion ? les fonctions de bon amant et de bon père, de Prince charmant et de ménagère ?

Au fil des pages de ce livre, j'essaierai de répondre à ces questions, révélatrices de la crise de la masculinité qui semble en perturber plus d'un, en confondre plus d'une. Mais avant d'entrer en matière, je dois faire un sort à l'explication la plus commune concernant ladite crise, et qui consiste à imputer notre désorientation à des facteurs exclusivement circonstanciels.

La marche des femmes pour leur indépendance ayant fait des pas de géant depuis les années 1970, nous, les hommes, serions totalement dépassés par les événements. Elles votent, gagnent de l'argent, assument leur sexualité et choisissent quand elles veulent un enfant ; un grand chambardement de nos habitudes millénaires, une grosse claque pour notre « supériorité ». C'était tellement mieux avant, quand notre salaire leur clouait le bec et leur enchaînait les jambes, quand elles accomplissaient leurs « devoirs » d'épouse et de mère sans revendiquer ni plaisir, ni vie sociale, ni assistance à la maison, ni augmentation de

## Introduction

salaires, ni égalité de droits, ni liberté, ni cajolerie, ni considération !

Cependant, croire ce scénario de la révolution-féminine-déstabilisant-les-hommes, c'est se fourvoyer dans une illusion historique. Car la révolution en question était déjà loin derrière les générations d'hommes devenus adultes, comme moi, dans les années 1990, or cela ne les a pas empêchés de traverser une crise de mâlitude aiguë, à ce qu'il paraît.

Les trentenaires et quarantenaires d'aujourd'hui ont toujours fréquenté des femmes *libérées*, avec pilule (et même préservatifs – sida oblige !), avec instruction (souvent meilleure que nous à l'école), avec travail (gagnant parfois plus que nous), avec voiture, ordi, vibro, divorce et tout le bataclan.

Même si elles n'ont pas toutes fait Mai-68, nos mères ont largement profité de ses retombées émancipatrices, si bien que la femme ligotée-muselée des années 1950 est pour nous un cliché sépia, un parfum de grand-mère.

À vingt-cinq ans, nos amours étaient modernes, libres autant que faire se peut, pleines d'ambition et de soif d'épanouissement, sportives, grandes gueules, frondeuses, professionnelles, chaudes et véhiculées.

Et pourtant, nous serions bel et bien des naufragés dans une virilité démontée, des êtres déboussolés par quelque chose de détraqué dans l'usine à fabriquer du mâle. Qu'est-ce qui ne fonctionne plus, et pourquoi ? Peut-on le réparer, ou faut-il rénover l'ensemble de fond en comble ? Va-t-on vers un dépassement des genres, une apothéose unisexe, ou

au contraire vers un durcissement des différences, un repli sur une masculinité antique et exacerbée ?

## Un mâle meilleur

Un beau soir, tandis que je tchatais sur ces questions avec une amie philosophe très au fait des errances de la gent masculine, je reçus une réponse-couperet qui ne laisse pas de me faire sourire, et méditer : « Les hommes sont de pauvres créatures qui ont besoin de leur maman, mais leur maman veut qu'ils soient des héros. Et ils passent leur vie à prendre le désir des autres pour le leur. Plus ils ont, plus ils font, plus ils baisent, plus ils se décentrent et se perdent. Ils se vengent sur les femmes de celle qui les a aliénés pour toujours, et ils oublient de s'en libérer... et d'aimer enfin. »

Tout y est : la maman que nous ne voudrions pas lâcher, le fourvoisement de notre désir, notre quête de pouvoir et d'emprise qui nous rendrait malades, notre misogynie qui découlerait d'un encouplement invivable, notre impuissance à aimer librement.

À l'instar de beaucoup d'autres femmes, l'amie en question en avait gravement marre de nous. De notre lâcheté, de notre égoïsme, de nos incohérences, de notre dépendance. De notre propension à jouer aux victimes pour faire les bourreaux. De notre manque de poésie et d'ampleur.

Que nous révèle ce diagnostic concentré, si on lui accorde le crédit des quatre vérités lancées aux visages parce qu'on n'en peut plus ? Il dit :

## *Introduction*

« Réveillez-vous ! ». Il dit : « Vous n'êtes pas à la hauteur de vous-mêmes, en phase avec vos aspirations authentiques ! » Ce cri du cœur veut notre bien. Il déplore nos compromissions passées avec la facilité, la tradition, la peur de vivre et de créer. Il esquisse l'espoir d'un mâle meilleur.

Si nous devons nous réveiller, nous devons d'abord jauger la nature et la profondeur de notre sommeil. Car à quoi bon ouvrir les yeux si c'est pour souffrir ou dormir davantage ? Il est en effet des réveils difficiles, brusques, mal préparés, qui nous font regretter l'oreiller dès qu'on le quitte parce que le sommeil était trop profitable, parce que le réel n'en vaut pas la chandelle.

Il est aussi des rêves de réveil – pièges envoûtants faisant croire qu'un sursaut hors du lit a bel et bien eu lieu, alors qu'on ne fait que prolonger le sommeil en se donnant bonne conscience.

Enfin, le pire scénario serait de comprendre, à travers les songes, que le réveil signifierait la mort, et que la seule possibilité vitale consisterait à prolonger notre coma artificiel le plus longtemps possible, sans jamais regagner la vérité concrète, en tirant définitivement un trait sur le monde des faits, des femmes et des hommes.

Dormons-nous ?

N'avons-nous pas conscience que quelque chose a changé chez les femmes, et que quelque chose doit donc changer chez nous ? Une fatigue-d'être-des-hommes nous écraserait-elle ? Une perte de repères et d'identité ? Une anesthésie de notre libido ?

On a par exemple répété que nous mettons nos émotions en sourdine, pour privilégier l'efficacité froide, le pragmatisme sans larmoiement. Des chefs d'entreprise en ont fait un argument d'embauche ; des groupes pharmaceutiques, des psys et des gourous, un commerce d'âmes épuisées de ne plus rien ressentir. Notre refoulement émotionnel a même fait les délices de la philosophie.

Le romancier de science-fiction Philip K. Dick y voit une trop grande adhérence au réel, ce qu'il appelle « paranoïa » : « Tu es pure logique. Tu as complètement évacué les émotions », fait-il dire à un médecin, dans une nouvelle. « Tu es un paranoïaque parfait, sans la moindre faculté d'empathie. » Puis vient l'explication : « On a toujours classé la paranoïa parmi les maladies mentales. Mais c'est une erreur ! Elle n'entraîne pas de perte de contact avec la réalité – bien au contraire, le paranoïaque est en *prise directe* avec le réel. » Du moins, avec le réel des pierres et des machines, mais pas avec celui de l'être humain, dans sa complexité émotionnelle et mémorielle, dans sa profondeur.

La masculinité d'hier entretenait un rapport étroit avec la paranoïa définie par l'auteur étatsunien. « Totalement incapable de chagrin, de pitié ou de compassion ; tu ne connais *aucun* des sentiments humains normaux. » Même s'il relevait de la science-fiction, le modèle de la virilité inhospitalière et va-t-en-guerre en a désespéré plus d'un, naguère.

Or, je pense que ce sommeil-là est précisément arrivé à son terme.



## Introduction

Notre « crise » est d'abord ce moment où nous renouons avec la sensibilité, où nous réapprenons les vertus de l'empathie, où nous refusons de rompre le fil iridescent qui nous relie aux merveilles de l'enfance.

Nous ne nous dévirilisons pas : nous nous *humanisons*. Nous guérissons de notre « paranoïa ». Autrement dit, nous cessons de faire consister notre masculinité dans une ablation des affects, un rejet de la bonté franche. D'où vient ce revirement ? Où nous mènera-t-il ?

## Désincarnation et frustration

Voici venu le temps de nous interroger sur ce que nous voulons être, notre cadre *spirituel* ayant éclaté. J'emploie cet adjectif dans la mesure où ce qui nous confortait dans le modèle agressif et conquérant de la virilité ne se réduisait pas simplement à une construction sociale donnée, mais relevait surtout d'un projet de vie, d'une voie prétracée pour accéder au sens de notre existence propre.

Être un homme, jadis, c'était en effet suivre le chemin réservé aux hommes, de l'école pour garçons aux responsabilités idoines, des vertus physiques à développer (endurance, force, « instincts » protecteurs) aux vertus morales (droiture, entregent, ambition, loyauté).

Dans notre civilisation, ce moule-là est aujourd'hui sérieusement déformé, et notre crise est spirituelle parce que ce récent flottement identitaire

provoque un flottement de notre être, de ses aspirations, de sa destination.

« Ne cherche pas de secours auprès d'un autre que toi-même, conseille Rûmî, le mystique persan. Le remède de ta blessure est ta blessure elle-même. » Qui dit flottement dit « blessure » et angoisse, certes, mais aussi chance de se penser (panser) soi-même et liberté de se redéfinir. D'où la nécessité de saisir les tenants et les aboutissants des mutations de la masculinité telles qu'elles prolifèrent dans les pays occidentaux.

La localisation, justement.

De quels hommes parle-t-on ? À qui le « nous » se réfère-t-il ici ?

À une population que des peuples aux rôles bien ancrés dans la tradition patriarcale qualifieraient volontiers de « paumée » : les hommes des démocraties capitalistes contemporaines.

Pour ce qui nous concerne, cela signifie d'abord deux choses : l'accès facile aux exutoires technologiques comme la pornographie, l'ordinateur et les jeux vidéo (et donc à l'évacuation virtuelle des tensions libidinales), et l'accès à une sexualité déconnectée de la procréation (ce qui entraîne une crise de l'encouplement, c'est-à-dire du pacte d'exclusivité amoureuse). Ces deux éléments clés vont si peu d'eux-mêmes qu'il convient d'en préciser la portée.

Les hommes dont je parle ici appartiennent aux sociétés au top de la fabrication de la consommation compulsive, avec ce que cela entraîne de dévaluation des lenteurs et des histoires savoureusement tissées et

## Introduction

de ruées vers les satisfactions égoïstes et sans lendemain. Nous, *ces* hommes, plaçons le sexe à la deuxième place des sources de notre plaisir, derrière les nouvelles technologies ! En une année, nous dépensons 60 milliards de dollars dans les achats de gadgets technologiques, soit *grosso modo* le chiffre d'affaires du porno (sans compter l'économie souterraine), c'est-à-dire deux fois les revenus ajoutés d'ABC, CBS et NBC, les trois plus grosses chaînes de télé. Le point commun de ces mirobolances ? Le désintéret vis-à-vis des relations réelles, le dégoût grandissant de l'aventure qu'elles offrent à vivre.

Aux débuts de la popularisation d'Internet (1996), l'essayiste Mark Dery constate que « la cyberculture est hantée par le désir masculin déplacé vers les machines ». Le *geek* d'alors – ce fondu de technologie – entretient déjà une « relation de quasi-symbiose avec son ordinateur ». En quinze années, ce déplacement libidinal semble s'être démocratisé, la pornographie en ligne et le cybersexe aidant.

Dans les années 1920, le mariage « tenait » en partie grâce aux filles de joie qui soulageaient le mari (l'épouse préférant l'adultère, pratiqué avec une incomparable discrétion) ; aujourd'hui, le couple « tient » grâce à la pornographie, livrée gratuitement à domicile, qui vidange l'encouplé d'un trop-plein d'orages. Sur le plan du désir, pas sûr que nous en sortions gagnants.

Plus le drainage virtuel nous assagit, plus nous éprouvons l'énergie qui nous pousse à fricoter corps contre corps, vie contre vie, comme une débauche de vitalité inutile et immature. La libido et la soif

d'implication sentimentale cessent peu à peu d'être les alliées de nos réjouissances : elles nous encombrant. Elles nous détournent du confort virtuel, *le confort d'être soi sans l'autre* (bien que « connectés ») – la nouvelle panacée.

« Celui qui n'a besoin de personne peut également être de trop à lui-même », écrit Natalie Clifford Barney, si lucide amazone. Sans l'autre, plus de problème. Sans l'autre, plus de désir. Sans l'autre, plus de métamorphose. Rien que du trop-Moi, de la super-idiotie. Une utopie autistique et surcommunicante dans laquelle nous batifolons.

Ne s'embrouiller qu'au téléphone, ne s'ennuyer qu'aux heures de pointe, ne draguer qu'avec de l'écran dans les yeux. Utopie-cauchemar de la désimplication affective et de la désincarnation prises comme des preuves de liberté. Oui, nous, les hommes du virtuellement correct, nous souffrons de désincarnation. Nous trions les aliments à donner à notre corps, nous sélectionnons les émotions à vivre et nous entretenons moins de rapports étroits avec des femmes qu'avec notre poste de télévision. Nous ne *vivons* pas notre vie : nous la gérons, la consomons et la diffusons au tout-voyant.

Nous tuons en elle ce qu'il y a d'imprévisible et d'impliquant, son cœur pulpeux de mélanges et d'érotisme, pour n'en garder que la gangue inerte, l'habillage agité, le clinquant de nos acquisitions et de nos mésaventures d'ego. Technologiquement assistées, nos vies ne sont plus que des coquilles vides, et l'on s'étonne que quelque chose dans notre être profond ne tourne pas rond ?!